

• **théâtre : la chronique de Matthieu Galey**

**Le Diable à ressorts** *d'Alberto Vidal*

**Une Anémone pour Guignol** *de Marcel Maréchal*

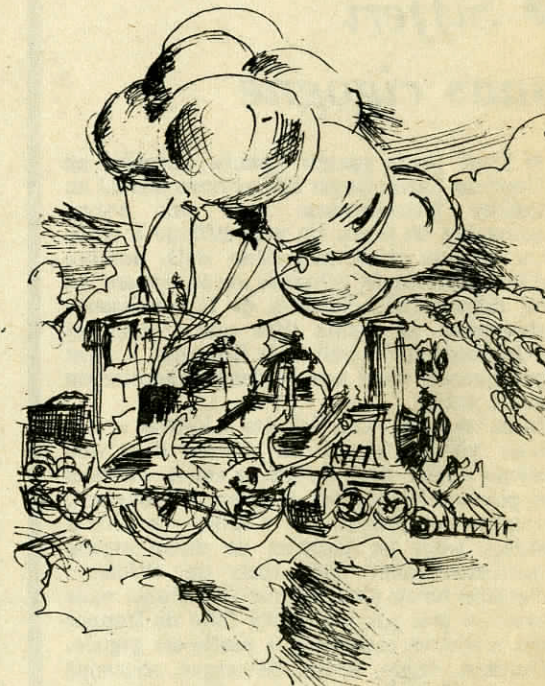
*palace non-stop*

• Si Dali avait un demi-siècle de moins, s'il n'était pas peintre (et s'il ne nourrissait point pour le général Franco une admiration « gothique » dont les délires cachent mal, hélas ! une sénile sympathie) il ressemblerait peut-être, sans moustaches, à ce ressort déguisé en Diable qui prétend s'appeler Alberto Vidal. Faut-il le qualifier d'acrobate, de fantaisiste, de poète, de clown, de mime, de jongleur, d'oiseau ? Il en sort des cris, des bruits, des mots, quelquefois, mais le langage articulé, n'est pas son expression favorite. Cette marionnette électrique parle avec son corps, le saut périlleux lui sert de parenthèse, et la grimace est son point-virgule. En ouverture, entre deux onomatopées et quelques borborygmes, il raconte cependant des histoires mythologiques, en particulier celle de sa naissance, qui lui valut de se couper lui-même le cordon ombilical, avec les dents... Mais Vidal aime surtout les gadgets surréalistes, dont il a peuplé la scène : entre la locomotive à vapeur et la sulfateuse, son fer à repasser donne à rêver, dans son grand envol de ballons rouges, et c'est parmi des explosions formidables, et à retardement qu'il disserte, très docte, sur les vertus de ces mirobolantes inventions. Il fait rire. D'un rire neuf, qu'il enlève à l'arraché, en se donnant un mal de chien. Il fait rire comme un fou qui nous offrirait le spectacle de sa démente, et en

remettrait ; c'est dire qu'une gêne, une petite résistance demeure. Il a pourtant toutes les qualités d'un grand comique original. Il ne lui manque ici que l'abandon, un petit filet de tendresse pour se reposer, de temps en temps.

Oh ! un rien, mais essentiel pour sauver de la mécanique un artiste qui risquerait de s'enfermer dans son système, alors qu'il nous apporte une nouvelle façon de regarder le monde, la tête en bas.

Pour Maréchal et son Guignol, la marionnette n'est pas encore électrique, mais la parole est de toute évidence son expression naturelle. A travers cette œuvre d'adieu d'un personnage. Et ce personnage est Bernard Ballet, tendre, triste, colérique et gouailleur, admirable, taillant son chemin droit fil dans la truculence verbale de son vieux complice. Pour Paris, Maréchal a quelque peu bridé sa façon, mais l'architecture reste semblable à ce que nous avons vu à Lyon en mai dernier. Il est probable que le public d'ici s'intéressera davantage à la belle histoire de Laurent Mourguet qu'aux allusions locales, où le maire et certains de ses administrés tiennent une place peut-être excessive, mais il saura entendre aussi bien le douloureux dilemme entre la « revendique » et la « récupérance » qui est celui de tous les animateurs un peu conscients.



Bientôt, cette « Anémone » va fleurir un peu partout, avant d'inaugurer le règne marseillais de Maréchal. Defferre succédera-t-il à Pradel, dans le prochain jeu de massacre ? ...

M.G.

*Le Palace, 19 et 21 heures.*